

Quelle part d'espérance nous reste-t-il ?

Par François Salmeron

Critique d'art membre de l'AICA France

Chargé de cours au Département de Photographie de l'Université Paris 8

Intituler son œuvre « Rue de l'espérance », à l'heure où notre société broie du noir et se trouve acculée dans les sombres impasses des idéologies réactionnaires, cela revient-il à formuler un acte de foi envers l'humanité et son avenir ? Ou envers l'art, qui serait l'un des derniers leviers capables d'éclaircir notre horizon commun ?

La photographie comme *drama*

A travers sa série « Rue de l'espérance », Riccarda Montenero propose un projet photographique de 80 séquences déclinées en diptyque, triptyque ou polyptyque, à l'intérieur desquelles se trament des narrations. Nous pouvons ainsi parler de « photo-séquence » pour qualifier la démarche de l'artiste, voire de « photo-mouvement » au vu des énergies, des effets de flou et des récits qui s'en dégagent.

Les photographies de Riccarda Montenero théâtralisent surtout les corps. Ceux-ci posent le temps de la prise de vue : on les pare, on les maquille, on les dirige sur l'espace du plateau tel un metteur en scène. Plus spécifiquement, ces corps semblent traversés par des sentiments exacerbés et des passions destructrices. On les devine en tension, en situation de crise ou d'épuisement – en ce sens, ces corps seraient des « écorchés vifs ».

Par cette théâtralisation, les séquences de Riccarda Montenero renouent avec l'étymologie même du terme *drama*, entendu comme une « action » composée de différents actes et de différentes scènes, qui scandent la progression de l'intrigue tout en lui conférant une « unité »¹. Pourtant, loin de nous livrer tous les tenants et les aboutissants du drame qui se déroule devant l'appareil, l'œuvre de Riccarda Montenero joue sur le registre de l'énigme (fragment, aperçu, suggestion, ellipse, hors-cadre, mise en suspens). La photographie ouvre alors un « hors-champ »² : elle appelle tout un faisceau d'interprétations et notre imaginaire tente de deviner, parfois en vain, l'avant ou l'après de la séquence, le pourquoi de l'intrigue et le dénouement de la situation.

Une multiplicité confuse

En réalité, les photographies de Riccarda Montenero sont constituées d'une multitude de plans recollés, entremêlés et fondus les uns dans les autres. Il arrive même que la photographie se conjugue avec le dessin et trouble d'autant plus notre regard... Or, de ce trouble et de cette confusion, naît une dimension onirique dans les images de Riccarda Montenero : notre âme divague en les observant.

Ces procédés de flou et de chevauchement illustreraient en effet le cours sinueux de notre conscience. A savoir, l'interpénétration des divers états psychiques qui la traversent, et les dédales de la mémoire qui opère par recouvrements et effacements. Les images de Riccarda Montenero nous permettraient ainsi de redéfinir la conception que l'on se fait du souvenir (et de la photographie) qui, au lieu d'être une idée pure ou un instantané fidèle de « ce qui a été »³, mélangerait différentes temporalités, relierait diverses bribes, et recomposerait le passé – en somme, ce ne serait qu'une « multiplicité confuse »⁴, et non le reflet cristallin d'un moment unique, fixé une fois pour toutes.

¹ Aristote, *Poétique*.

² Roland Barthes, *La chambre claire*.

³ Roland Barthes, *La chambre claire*.

⁴ Henri Bergson, *Matière et Mémoire*.

Du tourment à l'utopie

Mais si ces mises en scène donnent chair à des passions, à des tourments, et matérialisent des projections tantôt intimes tantôt violentes (rêve, fantasme, extase, délire, déchirement...), ne peut-on pas craindre que ces corps soient mus par des « pulsions morbides »⁵, et possédés par d'inquiétantes « forces réactives »⁶ ? En effet, il se pourrait que les sujets de Riccarda Montenero aient cédé à la part cauchemardesque de l'existence... Comme s'ils se trouvaient aspirés du côté du meurtre, du suicide, de la mutilation (*Blessures*). Et avaient basculés dans le vide (*Adieu*) – le néant, ce symptôme d'une existence en proie au « ressentiment nihiliste »⁷.

Alors, quelle part d'espérance reste-il pour ces corps jetés dans la violence et les tourments, pour ces corps qui infligent ou subissent des sévices ? On ne saurait trop s'en rappeler : l'existence, et le corps social dans son entier, sont en perpétuelle tension entre « Eros et Thanatos »⁸, amour et mort, preuve de l'inconstance de notre condition. Mais quelles forces mettre en œuvre pour accomplir les « espérances » qui se trouvent devant nous, et voir s'épanouir l'amour que l'on couve dans nos entrailles ?

On penserait aux forces créatives d'un art, par exemple, qui saurait exalter la volonté de vivre et de tracer son sillon dans les soubresauts de l'existence. Et ce, afin de construire patiemment une « Rue de l'espérance » où se rencontreraient l'amour, la concorde et la fraternité. Ainsi, cette « Rue de l'espérance » ne serait pas qu'une plate *utopie* – étymologiquement « ce qui n'a pas de lieu », et qui n'aurait donc aucune chance de se concrétiser ici-bas. Elle serait plutôt l'horizon d'un espace commun. Un espace « ouvert », à édifier et préserver, où l'on deviendrait pleinement humain en reconnaissant une dignité à tou.te.s (*Personne devant nous*), bien loin des sociétés « closes »⁹ qui se propagent actuellement, réfractaires à l'idée de s'ouvrir à la figure d'« autrui ».

⁵ Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*.

⁶ Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*.

⁷ *Ibid.*

⁸ Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*.

⁹ Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*.